

Zeitschrift: Gazette musicale de la Suisse romande
Herausgeber: Adolphe Henn
Band: 3 (1896)
Heft: 1

Rubrik: Chroniques

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

« glise, mais pour s'esjouir en Dieu particulièrement ès maisons. Ce qui ne doit estre trouvé mauvais, d'autant que le chant duquel on use en l'Eglise demeure en son entier, comme s'il estoit seul. » Quoique rien de pareil ne précède les morceaux notés dans le recueil de 1580, il est permis de croire que l'intention de Goudimel n'avait pas varié.

Florimond de Rémond, parlant des psaumes de Marot, s'émerveillait de leur vogue : « On n'en pouvoit tant imprimer qu'il ne s'en débitât davantage. Non-seulement de ceux qui sentaient au luthérien, mais aussi des catholiques, chancun prenait plaisir à les chanter. » Avec la publication de M. Expert, cette vogue peut se renouveler ; les quelques communautés protestantes capables de chanter en *parties*, les musiciens qui veulent « s'esjouir en Dieu » ou simplement s'esjouir en art, « particulièrement ès maisons », et, pour parodier ce langage, « ès concerts », trouveront dans les sévères beautés et les mâles harmonies du vieux maître franc-comtois une nourriture musicale singulièrement fortifiante ; les amis de la science historique et de l'art d'autrefois seront reconnaissants à l'éditeur moderne de cette résurrection d'une œuvre attachante et admirable ; mis en goût par la beauté et la sûreté de son travail, ils demanderont pareille fortune pour une autre œuvre de Goudimel, ses psaumes « mis en musique au long en forme de motets » ; plusieurs livres en existent encore dans les réserves de certaines bibliothèques, et si le musicien ne s'y présente pas avec l'austère simplicité de formes, l'éloquente concision, la force brève et frappante de ses psaumes harmonisés de 1580, peut-être en revanche découvre-t-on là seulement toute la richesse, toute la variété, toute la poésie de son imagination et de sa science.

MICHEL BRENET.



EMMA HOLMSTRAND



M^{lle} Holmstrand est Suédoise; après avoir terminé ses études de chant au Conservatoire de Stockholm, elle partit pour Paris où elle suivit les leçons de deux professeurs distingués, M. St-Yves-Bax et M^{me} Delaquerrière de Miramont. Depuis, M^{lle} Holmstrand vient de passer trois saisons à l'Opéra royal de Stockholm ; elle y a créé plusieurs rôles, entr'autres celui de Nedda, dans les *Pagliacci* de Leoncavallo, et *La Navaraise* de Massenet ; le mois dernier, elle a fait avec succès une tournée de concerts en Belgique et les critiques ont fort loué la beauté de sa voix et son talent de cantatrice.

(Bulletin des Concerts d'Abonnement)



CHRONIQUES



ENÈVE. — Samedi 21 décembre, le quatrième concert d'abonnement a été l'occasion d'un franc succès pour l'orchestre, sous la direction de M. Willy Rehberg. Nous sommes d'autant plus heureux de le constater que nos musiciens ne s'étaient guère signalés auparavant, soit que la fatigue ou le manque de mise en train en fût la cause. Ce concert sera marqué d'une pierre blanche. Il faudrait être d'une sévérité vraiment excessive pour trouver beaucoup de taches noirâtres venant la ternir. C'est un beau cadeau de fin de l'an, faisant bien augurer des soirées suivantes. Peut-être faudrait-il encore exiger une plus parfaite simultanéité d'attaque dans l'ensemble, maintenant surtout que les compositeurs modernes, à la recherche de trouvailles de coloris, superposent divers instruments, dont la concordance de timbres produit un nouveau timbre spécial, comme l'a si parfaitement démontré M. Jaques-Dalcroze dans ses remarquables causeries sur l'orchestration. Les exemples abonderaient où l'oreille est surprise par un manque de cohé-

sion, surtout dans les instruments à vent. Néanmoins l'orchestre, à plusieurs reprises, s'est laissé entraîner avec docilité sous l'autorité de son chef. Le cas est suffisamment rare pour être signalé. Le concert débutait par une symphonie (n°4, en sol) de A. Dvorak, jouée déjà avec succès l'an passé. Parmi les morceaux de résistance que notre public d'abonnés dévore chaque quinzaine avec plus ou moins d'empressement, celui-ci est toujours d'un effet sûr. La facilité mélodique et la clarté de ses développements, n'excluant pas une grande ingéniosité, ont été fort goûtables. La première partie, la mieux rendue, contient une phrase particulièrement chantante, interprétée d'ailleurs par les violoncelles sans conviction et quelque peu de je-m'en-fichisme. Les autres mouvements se sont déroulés sans accrocs, teintés de grisaille (adagio), parfois estompés de franges d'or lumineux et aboutissant à un final où le génie tchèque du compositeur s'est répandu à coupe débordante.

Il nous souvient d'une fable de Florian mettant en scène une guenon, une noix et un singe. Ce dernier, né malin, avait su dépouiller la noix de sa coque verte, pour s'en régaler avec un plaisir doublé de la peine qu'il s'était donnée. *Si parva licet componere magnis* (comme dit Virgile), nous nous trouvons dans le cas ci-dessus lorsqu'on nous offre du Franck à savourer. Combien nombreux sont-ils ceux qui, rebutés à première lecture par les difficultés spéciales d'écriture rencontrées chez ce maître, condamnent stupidement la valeur de la plupart de ses compositions, simplement parce qu'un fil conducteur, si fin soit-il, leur a fait défaut pour apprécier la logique de la conception et le charme des idées.

Nous sentons souvent chez Beethoven un génie musical ayant dépassé notre temps, et, sans aller aussi loin, Franck peut dérouter par ses hardies-ses savantes. Mais quelle radieuse récompense ne trouve-t-on pas alors que la coque verte est dépouillée. Le progrès en tout nous apparaît comme une chaîne infinie d'anneaux que nos ancêtres ont commencé à souder et dont le nombre s'augmente sans trève, le besoin essentiel de l'humanité étant de modifier, de créer, pour tâcher d'atteindre l'idéal entrevu. Le morceau symphonique de C. Franck (extrait de *Rédemption*) s'impose et s'est imposé d'ailleurs samedi non seulement par sa science prodigieuse, mais aussi par ses suavités mélodiques troublantes. Le tout est d'un effet saisissant.

Au programme était inscrite la 4^e suite de Massenet (*Scènes pittoresques*), fort inférieure aux autres. Ce sont des pages d'une originalité peu

saillante, sans griffe vraiment personnelle, le tout parsemé de réminiscences fâcheuses. (v. *Angelus*). Ici encore l'orchestre s'est distingué, malgré quelques défaillances de rythme dans la 4^e partie (fête bohème).

Le soliste, M. Hugo Becker, violoncelliste de grande réputation, a pu se féliciter de l'accueil que notre public lui a fait. Ce virtuose, qui réunit certainement toutes les qualités désirables chez un artiste de haut rang, nous a présenté un programme fort intéressant, ce qui n'est pas toujours le cas chez messieurs les violoncellistes de haute virtuosité. Le concerto de Haydn (op. 101) lui a permis de montrer une technique impeccable, où le charme n'est peut-être pas la qualité prédominante, ce qui a enlevé à l'ensemble l'air vieillot qui sied si bien aux compositions du maître. Gros succès pour la sonate en ré majeur de Locatelli (accompagnée par M. Rehberg), et ce n'était que justice, malgré quelque dureté d'attaque. L'artiste a donné encore une romance de sa composition, montrant qu'il peut faire patte de velours à l'occasion. Nous espérons que le comité nous fera entendre à nouveau cet artiste, dont la réputation est méritée de tous points.

E. D.

La dernière séance du quatuor Rey offrait un intérêt spécial par la première exécution à Genève d'un trio de Naprawnik, la seule œuvre du programme que nous avons pu entendre. Attraction serait plus juste qu'intérêt, du moins n'avons-nous pas réussi à trouver intéressant ce trio..... qui n'en est pas un, puisque la partie de piano y joue tout le temps le premier rôle, tandis que le violon et le violoncelle suivent docilement et trop modestement leur bruyant confrère et se complaisent en d'interminables successions de tierces et de sixtes. Les idées manquent d'originalité et leur slavisme est tout ce qu'il y a de plus germanisé; les développements ne sortent guère des moules connus : il faut se contenter, en fait de nouveautés, de quelques rythmes piquants dont les combinaisons sont parfois heureuses.

L'exécution, hâtons-nous de le dire, a été fort bonne, et à côté de MM. Rey et Ad. Rehberg dont les parties, nous l'avons déjà dit, sont très effacées, M. Willy Rehberg a fait preuve, soit comme technique soit comme interprétation, de qualités pianistiques très remarquables.

La première série des « Causeries sur la musique » de notre ami M. Jaques-Dalcroze s'est brillamment achevée par une séance d'un genre tout nouveau, une démonstration pratique de l'orchestre et de ses ressources les plus diverses. Après avoir passé en revue les nombreux instruments qui forment la matière orchestrale, M. Jaques-Dalcroze a ouvert en quelque sorte, dans cette dernière séance, un traité d'orchestration et en a fait vivre les exemples aux oreilles de ses auditeurs. Il avait engagé à cet effet un orchestre spécial fort complet et suffisamment sonore, ce qui lui a permis de donner une très claire démonstration de tous les effets de timbre, de toutes les combinaisons instrumentales connues et même inconnues. A l'aide d'un simple accord, il a d'abord fait exécuter par ses musiciens les diverses combinaisons des instruments en bois entre eux (flûtes, hautbois, clarinettes, bassons), puis celles des instruments à vent et des tymbales, puis le mélange des timbres des instruments en bois avec ceux de cuivre, et, enfin, le mélange des cordes, bois et cuivres. On se fera une idée de l'intérêt qu'a offert cette curieuse leçon d'orchestration, quand on saura que le conférencier a appuyé ses explications d'exemples célèbres. C'est ainsi qu'il nous a fait entendre un fragment de la *Walkyrie* pour l'union des bassons, trombones, cors et tuba, de *Lohengrin* (cors, trombones, alti et timbales), de *Tristan* (la chasse du roi Marke : cors, timbales et bassons), et un thème de Gassner. Pour certains effets spéciaux : le thème des bassons de *Robert*; la belle mélodie d'Eurydice errante, d'*Orphée*, pour la flûte; un curieux effet de cors bouchés et de basses, tiré de *Phrosine et Mélidor* de Méhul, et une page romantique de Berlioz, le célèbre solo de clarinette du *Retour à la Vie*.

La séance s'est terminée par des variations composées exprès par M. Jaques-Dalcroze, sur la mélodie populaire *la Suisse est belle*. Ces variations, érites avec une entente consommée de tous les effets de timbres et offrant une plaisante variété de rythmes et d'allures, ont servi de brillante conclusion à ces conférences. A signaler comme tout à fait remarquable l'exemple imaginé par M. Jaques-Dalcroze pour montrer l'effet de contrepoint d'une mélodie sur un fragment orchestral d'un tout autre caractère. Il a confié pour cela le motif populaire en question à la trompette, le greffant sur un thème de cordes à la Grieg et à la Wagner harmonisé avec un art infini. Aussi, lorsque la dernière variation a été achevée (un tutti formidable avec déchaînement de tous les cuivres et des batteries), l'auditoire enchanté a fait au conférencier une véritable ovation.

Voilà qui méritait d'être fait et qui ne pouvait l'être mieux que par l'auteur de *Janie* et de *Sancha Pança*. On annonce que M. Jaques-Dalcroze va répéter ces séances à Carlsruhe et à Stuttgart. Tous nos vœux, quoique bien superflus, pour leur entière réussite.

* * *

Ce n'est que par ouï-dire et d'après nos frères de la presse quotidienne que nous parlerons de deux concerts : la deuxième séance de musique de chambre du quatuor Pahnke, dont les progrès étaient, paraît-il, déjà très sensibles et qui permet du mieux augurer des suivantes que ne l'avait fait la première; le concert de Noël de M. Otto Barblan, organiste de la cathédrale, qui s'était assuré le concours de M. Gustave Koeckert, violoniste, ancien élève de C. Thomson au Conservatoire de Liège, et qui s'est révélé artiste de grand talent au double point de vue de la technique de son instrument et de l'interprétation d'un programme composé avec goût. M. Barblan lui-même, a été des plus remarquables surtout dans son interprétation de la sonate pastorale de Rheinberger, qui clôturait le concert.

Les organisateurs du concert donné au Victoria-Hall par la Société des instruments anciens n'ayant pas jugé bon de nous adresser de service d'entrées, nous ne pouvons que mentionner cette audition, dont l'intérêt a été amoindri par la longueur excessive du programme.

* * *

Nous ne pouvons mieux dire à nos lecteurs l'impression produite par le concert donné par M^{le} C. Chaminade à la Réformation, qu'en reproduisant la spirituelle et très exacte chronique de notre confrère *Poupou du Sapajou*:

« Le Concert Chaminade avait attiré dans un local sévère, un public nombreux et amateur de sucreries. Il en a eu pour son argent, c'était un véritable *five-o-clok tee!* M^{le} Chaminade possède un talent de premier ordre pour composer de petites pièces délicates et fines et nous a offert, pour la plus grande jouissance des gourmets : *L'Automne*, la *Fileuse*, *Pierrette*, les *Sylvains*, pièces de piano feuilletées et croustillantes; la *Toccata* et l'*Elévation*, morceaux pianistiques d'un goût plus relevé; *Valse-Caprice* et *Air de ballet*, pièces à pétrards; l'*Anneau d'argent*, *Viens mon bien-aimé*, *Sans amour*, exquises pièces montées; la *Chaise à porteurs*, *Où l'amour a passé*, agréables hors-d'œuvre; *Chanson slave*,

gâteau polonais; la *Lisonjera*, petit four, et la *Vierge à la crèche* (de César Franck), un petit chef-d'œuvre. Toutes ces petites pièces témoignent chez l'auteur d'un véritable sentiment musical et de remarquables facultés de compositeur, auxquels devrait, pour la satisfaction complète de la critique, s'adjointre encore un sentiment plus sûr, interdisant à l'artiste la trop grande complaisance pour les goûts du public mondain. M^{me} Ketten s'est montrée à ce concert, comme toujours, une cantatrice lyrique au style large et aux inflexions passionnées, M^{le} Cécile Ketten, une diseuse d'une intelligence supérieure, M. Adolphe Rehberg, un phraseur plein de charme, M. Léopold Ketten enfin, un pianiste accompagnateur idéal, si souple, si élégant, si virtuose même, qu'il communique de la grâce même à la musique qui n'en a pas naturellement, et qu'il fait bisser tout ce qu'il veut, lorsqu'il l'accompagne ».



AUSANNE. — Le grand événement du mois de décembre a été, peu après le concert De Greef, l'exécution des *Sept Paroles du Christ* de M. Gustave Doret, par les sociétés Sainte-Cécile et Chœur d'hommes, réunies pour la circonstance.

Il a déjà été longuement question de l'œuvre dans les colonnes de la *Gazette musicale*, ce qui nous dispense d'en parler en détails. On sait que l'auteur a pris de la scène du Golgotha les moments dramatiques humains, qu'il a fait de l'opposition de la foule sauvage et furibonde avec le Christ vaincu et souffrant, la raison d'être de son œuvre, et cette opposition, il l'a réalisée avec une vie, une puissance, une sûreté de main dignes d'un maître. Si M. Doret n'a pas réussi à nous faire voir l'auréole qui entoure la tête du Crucifié, si dans ce corps qui endure sur la croix toutes les souffrances humaines nous ne percevons pas l'âme divine, l'essence du Fils de Dieu, si enfin la foi en sa divinité n'apparaît qu'à la fin de l'œuvre, d'une façon toute conventionnelle mais voulue, dans un splendide choral du xvi^e siècle et sur ces paroles : *Ave verum corpus immolatum...*, — c'est que la beauté, la grandeur morale de cette scène dépasse tellement tout ce que l'imagination humaine peut concevoir, qu'il serait téméraire de la vouloir prendre en son entier comme donnée d'une œuvre d'art. L'auteur y a renoncé, il a agi sagement, en artiste conscient des limites que la matière (son, couleur, forme), impose à chacun des arts créés par l'homme.

Quant à l'exécution, sans égaler au point de

vue du fini et des détails, celle que nous avions entendue à Vevey, elle n'en a pas moins mis en lumière les principales beautés de l'œuvre. Les chœurs étaient bien sus et chantés avec entrain, les soli remarquablement exécutés par M. Auguez et M^{me} Troyon-Blæsi (dont la diction laisse malheureusement encore à désirer), l'orchestre passable. L'auteur était du reste venu tout exprès de Paris pour mettre la main aux dernières répétitions et, sous la direction de M. Langenhan, l'ensemble à produire un effet imposant.

La première partie du concert comportait le Prélude de *Parsifal*, un air de la *Reine de Saba* (M^{me} Troyon) de Gounod, la prière de la *Symphonie légendaire* (M. Auguez) de Godard, enfin la remarquable marche funèbre de *Franciscus* de Tinel, qui perd beaucoup à être sortie de son cadre.

G. H.



NEUCHATEL. — Jeudi 19 décembre, la deuxième séance de musique de chambre réunissait son auditoire habituel pour lui faire entendre un trio de Beethoven, une sonate pour violoncelle et piano de Rubinstein et un trio de Mendelssohn. L'œuvre de Beethoven est une œuvre de toute première jeunesse, puisqu'elle constitue le n° 1 de l'opus 1. C'est d'une simplicité qui d'abord surprend, puis paraît ensuite pleine de grâce charmante. A côté de cela, un respect profond de la forme, dont la clarté absolue permet à chacun de comprendre sans difficulté le langage aimable que parle le maître dans ce trio.

Rubinstein cause des surprises tour à tour agréables et déplaisantes, dans sa sonate en ré majeur, pour violoncelle et piano, op. 18. Certains motifs, sans être d'une grande originalité, sont pourtant heureusement trouvés, tandis que d'autres, par contre, sont d'une incontestable banalité. Pour exposer ses idées, il les enchaîne dans des harmonies pompeuses, dans des figures de rhétorique à grand effet, qui ne servent malheureusement qu'à masquer le plus souvent la pauvreté du sujet, et auxquelles manque la sincérité d'inspiration qu'on aimerait leur trouver.

Le trio en ré mineur de Mendelssohn terminait la soirée. Son exécution nous a paru par trop sommaire. Cela provient sans nul doute du fait qu'au dernier moment, le programme a dû être entièrement remanié, par suite de l'indisposition de deux de nos artistes. A l'impossible, nul n'est tenu.

A.Q.-A.